Apolline Hélène MASSALSKA, *Mémoires d'une écolière à l'Abbaye-aux-Bois à Paris (1771-1779)*

Oron-le-Châtel, Association pour la conservation du château d'Oron,
2014

Pierre Caspard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/13849>
DOI : 10.4000/clio.13849
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
ISBN : 978-2-410-00859-3
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Pierre Caspard, « Apolline Hélène MASSALSKA, *Mémoires d'une écolière à l'Abbaye-aux-Bois à Paris (1771-1779)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 46 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 01 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13849> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13849>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2022.

Tous droits réservés

Apolline Hélène MASSALSKA, *Mémoires d'une écolière à l'Abbaye-aux-Bois à Paris (1771-1779)*

Oron-le-Châtel, Association pour la conservation du château d'Oron, 2014

Pierre Caspard

RÉFÉRENCE

Apolline Hélène MASSALSKA, *Mémoires d'une écolière à l'Abbaye-aux-Bois à Paris (1771-1779)*, édités par Matgorzata Ewa KOWALCZYK et André LOCHER, Oron-le-Châtel, Association pour la conservation du château d'Oron, 2014, 297 p.

- 1 La Polonaise Apolline Hélène Massalska (1763-1815) n'est pas une inconnue en France. Née en Lituanie, orpheline de père et de mère dès 1764, elle est conduite à Paris en 1771 par son oncle qui la place au couvent très huppé de l'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres, jusqu'à son mariage en 1779. Elle épouse alors le prince Charles de Ligne puis, en 1794, le prince Vincent Potocki, moyennant quelques années de concubinage, pour elle, et de bigamie, pour lui. Elle connaîtra une vie mondaine en Belgique, à Paris, en Pologne puis à nouveau à Paris.
- 2 Les mémoires qu'elle a rédigés se distinguent radicalement de tous ceux que nous connaissons. Ils concernent en effet exclusivement la période de son enfance au couvent, depuis le jour de son arrivée (« Un jeudi », dit la première ligne du texte, sans précision de l'année, p. 77) jusqu'à la mort, en 1779, de la maitresse générale, Marie-Louise de Rochechouart, tendrement aimée, perte qui fut cause que « pour la première fois, je désirai de sortir du couvent » (dernière ligne du texte, p. 257). Rien n'est dit dans ces mémoires sur les années antérieures et postérieures à ce séjour, pourtant riches d'événements personnels vécus dans des contextes mémorables. L'évocation des années de couvent, pour les femmes, ou de collège, pour les hommes, est un passage

presque obligé dans les autobiographies de l'époque, comme en témoignent, pour les premières, les mémoires de Marguerite Staal de Launay, Félicité de Genlis, Manon Roland ou George Sand. Mais elle n'occupe jamais que quelques pages dans le récit de toute une vie. De ce point de vue, on ne voit guère que *Claudine à l'école*, un siècle plus tard, pour inscrire la totalité de sa matière – semi-autobiographique, dans ce cas – entre l'entrée et la sortie d'une école.

- 3 L'intérêt des mémoires d'Hélène Massalska est apparu assez tôt. Dès 1887, Lucien Perey (pseudonyme de la Genevoise Clara Adèle Luce Herpin) a publié de larges extraits du manuscrit dans une biographie de la princesse de Ligne, qui connaîtra plusieurs rééditions¹. En 1921, Anatole France se livre à son sujet à diverses considérations sur « La jeune fille d'autrefois et la jeune fille d'aujourd'hui », tout à l'avantage de la première². En 1950, autre forme de consécration, Hélène fait la « une » de *La Semaine de Suzette*, qui évoque certains de ses souvenirs en page intérieure sous un intitulé flatteur, « Les enfants terribles de l'histoire »³. Une édition destinée aux enfants (« à partir de dix ans ») est d'ailleurs parue en 1987, joliment illustrée mais qui, tout en l'organisant différemment, respecte le texte même des mémoires, tel qu'édité par L. Perey⁴. Plus récemment, les historiens eux-mêmes n'ont pas manqué de chercher dans les extraits des mémoires publiés par L. Perey des informations pouvant étayer ou illustrer leurs travaux sur l'histoire de l'enseignement des filles ou la vie dans les couvents au XVIII^e siècle.
- 4 Par rapport à l'édition de L. Perey, celle que propose l'Association pour la conservation du château d'Oron est plus rigoureuse. Elle se fonde sur deux cahiers manuscrits originaux, jadis utilisés par L. Perey, puis considérés comme perdus mais aujourd'hui conservés aux Archives nationales de Cracovie. Le texte en est intégralement reproduit, en suivant l'ordre des deux cahiers, et non par fragments. Une longue introduction (p. 9-73) et des notes abondantes, complétant celles de L. Perey, présentent la mémorialiste en s'appuyant sur les recherches dont elle a été l'objet en Pologne, et identifient la bonne centaine de personnages, camarades, maîtresses et autres, qui apparaissent dans le texte. Enfin, une riche iconographie inclut le *facsimile* de plusieurs pages du manuscrit, ce qui permet notamment de juger la qualité de l'écriture et soulève la question du moment où ces cahiers ont pu être rédigés.
- 5 En effet, Hélène nous informe elle-même qu'étant dans la première classe, « j'écrivais toute la journée mes mémoires, comme c'était la mode parmi les grandes demoiselles [de la troisième classe] de ce temps-là et nous [élèves de la première classe] en avions voulu faire de même. Je barbouillais donc du papier toute la journée, mais c'était un griffonnage où il n'y avait que moi qui pusse comprendre quelques chose » (p. 117). Or, l'écriture du premier cahier, qu'elle déclare achever « le jour de l'an de grâce 1775 », est d'une graphie excellente (*facsimilé*, p. 76), tout comme d'ailleurs l'orthographe et le registre de langue (emploi de l'imparfait du subjonctif chaque fois que nécessaire), et ceux du deuxième cahier (*facsimilé*, p. 169) sont encore meilleurs⁵. On peut donc supposer qu'en « barbouillant du papier » pour écrire ses mémoires, Hélène ne faisait que prendre des notes sur ce qu'elle avait vécu ou entendu dans un passé plus ou moins récent, ne les mettant en récit que dans un deuxième temps, avec un recul sans doute assez grand.
- 6 De fait, ce récit ne prend pas non plus la forme d'un journal : le texte est écrit entièrement au passé, où prédominent le passé simple et, plus encore, l'imparfait. La plupart des thèmes ou sujets abordés sont introduits par la formule « En ce temps-là... »

ou « Dans ce temps... », sans aucune indication de date, ni même, souvent, de succession chronologique. Il est donc vraisemblable que la mise au net a été largement postérieure aux faits rapportés, ce qui est d'ailleurs nécessairement le cas des premières pages, qui évoquent l'arrivée d'Hélène alors qu'elle ne maîtrise pas encore bien le français, et des dernières, qui font pressentir sa sortie prochaine du couvent.

- 7 Pour incertaine que soit ici la signification du terme « mémoires », le fait que les demoiselles de l'Abbaye, grandes ou petites, sont dites avoir suivi une « mode » en les écrivant témoigne en tous cas que leur pratique ne résultait d'aucune prescription pédagogique ou injonction spirituelle ; les notations intimes sont d'ailleurs totalement absentes du texte d'Hélène, comme vraisemblablement des autres élèves, et le récit des nombreuses polissonneries qu'elle commet n'a aucunement l'allure d'une confession, au contraire. Tout en s'en distinguant, cette pratique d'écriture serait donc à confronter avec celle, mieux connue, des journaux où commence à s'exprimer, au XVIII^e siècle, le « moi des demoiselles »⁶.
- 8 Concernant le contenu même des mémoires, une première observation s'impose : les pages évoquant l'instruction proprement scolaire reçue par Hélène et les autres jeunes filles du couvent occupent fort peu de place : lecture, écriture, histoire ancienne, histoire de la France, mythologie, géographie, catéchisme (de Montpellier, janséniste), littérature française (La Fontaine, Voltaire, pour sa *Henriade*) sont tout juste énumérées, sans précisions sur les méthodes et pratiques d'enseignement ni sur leur progression en fonction des classes : bleue (filles âgées de 7 à 10 ans, en principe), blanche (préparation à la première communion) puis rouge qui voit les filles les plus âgées parcourir successivement neuf « obédiences » ou secteurs d'activités : cuisine, sacristie, bibliothèque etc. Hélène fait une brève allusion aux prix d'histoire et de danse qu'elle reçoit, n'évoquant un peu plus longuement que les problèmes qu'elle rencontre en calligraphie, « ayant une terrible aversion pour bien écrire » et même, précise-t-elle, ayant un problème « avec les M et les N, que je savais le moins faire » (p. 117). Hélène s'étend bien davantage sur les nombreuses activités proposées aux élèves : danse, dessin, clavecin, harpe, théâtre. Elle dit exceller tout particulièrement dans le rôle de Joas, de l'inévitable *Athalie*, dont les répétitions se passent en dehors du couvent et d'où elle rapporte force bonbons (p. 121-123, p. 143, p. 174).
- 9 On observe également la portion plus que congrue des pages consacrées à la religion, au catéchisme et à la pratique religieuse : deux ou trois paragraphes en tout, sur un total de 180 pages. La première communion elle-même, à laquelle prépare la classe « blanche », est évoquée comme une formalité dont l'aspect le plus mémorable, pour Hélène, est la robe de « moire rayée d'argent » qu'elle porte ce jour-là et les neuf jours suivants (p. 188). Ceci infirme l'idée la plus communément répandue sur l'importance proprement religieuse de l'éducation conventuelle, mais confirme ce que disent d'autres types d'écrits personnels, journaux et correspondances, sur la place réellement tenue par l'instruction religieuse, largement coutumière, dans les préoccupations du temps.
- 10 Les mémoires d'Hélène consacrent en revanche une place essentielle aux manifestations de la sociabilité dans l'Abbaye, où vivent quelque 160 élèves et plusieurs dizaines de sœurs et maîtresses. Plusieurs d'entre elles font l'objet de portraits bien troussés, critiques ou tendres. Les relations humaines sont émaillées de péripéties diverses : farces jouées aux religieuses, plus ou moins subtiles ou inventives, complots et conspirations, rébellion avec prise d'otage, bizutage à composante scatologique

(p. 143-145, passage omis par L. Perey), lutte des classes (la rouge contre la bleue), amitiés particulières qui peuvent aller jusqu'à des pratiques illicites dans les dortoirs : « Les demoiselles de 15-16 ans allaient dans les lits les unes des autres » (p. 95 ; paragraphe également esquivé par L. Perey). Hormis dans ce dernier cas, les punitions encourues pour tous ces méfaits sont en général fort douces, de par la volonté de la maîtresse générale, qui a le sens de l'humour, et dont l'autorité naturelle n'a pas besoin de recourir à des moyens coercitifs ostentatoires. Il lui suffit de « faire les grands yeux » pour rétablir l'ordre. Il semble par ailleurs que les cancans, ragots et histoires à dormir debout constituent le bruit de fond de la vie conventuelle : « Tous les soirs, il y avait au moins vingt personnes qui venaient pour raconter tout ce qui s'était dit dans tous les coins de la maison » (p. 231).

- 11 Quelques épisodes tristes jalonnent pourtant ces années : le mariage d'une écolière de douze ans avec un homme « vieux et extrêmement laid » (« Je l'épouserai car papa le veut – dit l'écolière – mais je ne l'aimerai pas, c'est une chose sûre » p. 179-181) ; la prise de voile d'une jeune fille non consentante (p. 211-216), dans une longue scène que l'on peut confronter avec celle que décrit Diderot dans *La Religieuse* ; le décès de maîtresses ou d'élèves particulièrement aimées. Mais dans l'ensemble, c'est bien un souvenir heureux qu'Hélène dit avoir conservé de la vie au couvent : « J'étais la plus heureuse du monde » (p. 142) ; « Je me trouvais alors si heureuse que j'aurais voulu que ce temps durât toujours [...]. J'aurais voulu passer comme cela toute ma vie » (p. 248-249). C'est le décès de la maîtresse générale, Marie-Louise de Rochechouart, à l'âge de 34 ans, en 1779, qui suscite chez Hélène, pour la première fois, dit-elle, le désir de sortir du couvent.
- 12 Les mémoires s'achèvent donc abruptement sur la mention de ce désir et de ce qui le motive, sans qu'il soit même fait allusion à une autre raison justifiant sa sortie : la première rencontre d'Hélène avec son futur mari, le prince Charles de Ligne, qui a lieu au couvent même, au début de 1779, le mariage étant célébré en août de la même année. Cette fin choisie par Hélène pour ses mémoires, puis le soin mis à les conserver, semblent témoigner de la fonction qu'elle leur assignait : lui permettre de revivre les moments heureux de son enfance et de son adolescence, passés dans un espace de liberté, le couvent, dont les contraintes étaient si aisément et impunément contournables, au contraire de celles, sociales et conjugales, donc sérieuses, qui seront ultérieurement liées à son entrée dans le monde. Un siècle plus tard, Colette n'écrit pas autre chose pour conclure *Claudine à l'école* : « Adieu la classe, adieu. Mademoiselle, adieu. Je vais vous quitter pour entrer dans le monde ; ça m'étonnera bien si je m'y amuse autant qu'à l'école ... »

NOTES

1. Lucien Perey, *Histoire d'une grande dame au XVIII^e siècle. La princesse Hélène de Ligne*, Paris, 1887. Texte de deux éditions en ligne sur les sites de Gallica et Archive.Org.
2. *La Vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1921, 1^{re} série, p. 36-46. Consultable en ligne sur Wikisource.

3. *La Semaine de Suzette*, 8 juin 1950. La couverture et la page 275 de la revue sont reproduites p. 80 et 116 de la présente édition.
 4. Hélène Massalska, *L'Abbaye-aux-Bois. Mémoires d'une petite fille de 10 ans au XVIII^e siècle*, Ill. d'Isabelle Gagneux, présentation de Marie-Claude Monchaux, Paris, Éd. Sang de la Terre, 1987.
 5. Contrastant avec la qualité de ces pages, on constate cependant que la mention d'achèvement du premier cahier, en date du 1^{er} janvier 1775, est beaucoup plus grossièrement écrite et orthographiée (facsimilé, p. 155) ; cette dernière correspond, seule, à l'écriture que l'on a l'habitude de rencontrer chez les adolescent(e)s de 12/13 ans, ailleurs et à la même époque.
 6. Cf. Verena von der Heyden-Rynsch, *Écrire la vie. Trois siècles de journaux intimes féminins*, Paris, Gallimard, 1998 ; Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Le Seuil, 1993. P. Lejeune ne recense que trois journaux de jeunes filles au XVIII^e siècle : ceux de Germaine Necker (analysé aussi par V. von der Heyden-Rynsch), née en 1766, d'Albertine de Saussure (1766) et de Lucile Duplessis (1770). Les âges où ces journaux ont été commencés sont respectivement de 19 ans, 10 ans et 18 ans.
-

AUTEURS

PIERRE CASPARD

Directeur de recherche